



ASCENSION DE MARIE

Saint-Thomas de Villeneuve

FÊTE DE L'ASSOMPTION
DE LA
BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

ASCENSION DE NOTRE AME ET ASCENSION DE MARIE

Saint-Thomas de Villeneuve

*Qua est ista, quæ ascendit de deserto,
deliciis affluens, innixa super Dilectum suum ?*

*Quelle est celle qui s'élève du désert,
inondée de délices, appuyée sur son Bien-Aimé*

Cant. VIII, 5

Nous traiterons dans ce discours d'une double ascension ; d'une ascension qui nous est propre et de l'ascension de la Vierge sacrée. Le prophète royal parlant de cette ascension spirituelle de notre âme et voulant en décrire le principe, la forme et le terme, s'écrie : « Heureux l'homme qui a mis en vous son appui ; il a disposé des degrés dans son coeur, au sein de cette vallée de larmes, dans le lieu où il a fixé sa demeure (Ps. LXXXIII, 6) ! »

Oui, heureux l'homme à qui le Seigneur accorde son secours ! Sans ce secours, nous sommes incapables de tout bien ; mais Dieu le met à la disposition de tout homme qui le désire ; quelle que soit l'œuvre à accomplir, le secours divin est toujours prêt ; aussi est-ce notre faute si nous n'opérons pas le bien...

Lorsque nous accomplissons une bonne œuvre, cette œuvre nous appartient, mais elle ne nous appartient pas entièrement, car il est écrit : « Vous avez accompli en nous toutes nos bonnes oeuvres (Is. XXVI, 12). » Voyez maintenant, hommes superbes, comme vous avez sujet de vous glorifier. « La hache, » je vous le demande, se glorifie-t-elle au détriment de celui qui s'en sert ? la scie au détriment de celui qui l'emploie (Is. X, 15) ? » la plume au détriment de celui qui écrit ? C'est ainsi que nous ne pouvons tirer de nos oeuvres que pour Dieu seul une gloire juste et vraie, ainsi qu'il est écrit : « A Dieu seul l'honneur et la gloire (I Tm I, 17). » Dans toutes nos oeuvres, nous ne sommes que les instruments de Dieu, instruments libres sans doute, mais recevant de Dieu seul dans l'accomplissement du bien, l'impulsion et le mouvement.



Le secours de Dieu, voilà donc le principe de tout bien. Ce secours ne manque à personne, nous l'avons déjà dit ; néanmoins le Seigneur coopère aux oeuvres des saints d'une manière spéciale et c'est là leur bonheur.

Mais que fera le juste pour profiter du secours de Dieu ? Écoutez : Le juste « a disposé des degrés dans son coeur (Ps LXXXIII, 6) ; » c'est-à-dire : il a posé dans son coeur une échelle mystérieuse pour monter jusqu'à Dieu. Le coeur, en effet, est le lieu le plus favorable à notre ascension. Il est vrai que « les perfections invisibles de Dieu « deviennent visibles par le moyen des choses créées (Rm I, 20) ; » mais si vous savez habiter en vous-mêmes, vous trouverez dans votre intérieur une échelle plus facile, puisque l'échelle des affections est sans contredit plus haute que celle des créatures extérieures. Notre âme est l'image de Dieu et elle voit Dieu en elle-même plus clairement que dans les autres êtres. C'est dans le coeur qu'est le principe de notre avancement ; quand le chrétien règle son extérieur et réforme sa vie, c'est toujours du coeur que part ce changement.

Mais pourrons-nous toujours avancer, toujours augmenter notre perfection ? Non, sans doute ; nous ne le pouvons que dans la vallée des larmes. Tant que nous serons dans cette triste vallée, nous pouvons croître sans cesse ; mais la nuit viendra et alors nul ne pourra grandir encore ; alors « si l'arbre tombe vers le midi ou vers l'aquilon, en quelque lieu qu'il tombe, il restera (Ec 11, 3) ». O déplorable aveuglement des hommes ! Il ne nous a été donné pour notre croissance qu'un temps bien court ; tels nous serons trouvés à la dernière heure, tels nous demeurerons pendant l'éternité, et, oubliant ce moment favorable, nous nous endormons profondément. De tous côtés parmi les hommes, quelle soif, quelle ardeur, quel brûlant désir d'agrandir ses richesses, ses honneurs, ses dignités, toutes choses que personne ne peut empêcher de s'évanouir en un instant ! et quand il s'agit d'obtenir les grandeurs éternelles, notre indifférence n'égale que la facilité de les acquérir.

Pendant toute grandeur ne doit pas être l'objet de notre désir, il faut s'élever, nous dit le Psalmiste, « dans le lieu qu'il a fixé, » c'est-à-dire jusqu'au terme que Dieu a marqué. Dans toute la nature corporelle, en effet, il y a un terme fixe de croissance et de décroissance ; ainsi dans l'ordre spirituel il y a un état de grandeur et d'accroissement déjà fixé par Dieu. « Il a fait les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ (Eph 4, 11). » Tous les membres de notre corps n'ont pas la même grandeur ; autre est la grandeur des yeux, autre celle des oreilles, autre celle des bras. Le chrétien reçoit de Dieu une grâce proportionnée au ministère qui lui a été confié dans le corps du Christ. Or le vase ne dit pas au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Efforcez-vous sans cesse de parvenir par vos bonnes oeuvres à la sainteté requise pour votre état et vous avancerez suffisamment. Mais déployons-y tous nos

efforts ; que cet avancement soit le soin principal, le soin unique de notre vie entière, et quelque chemin que vous ayez déjà fait, ne croyez pas être arrivé au terme. Car Jésus-Christ, nous dit l'évangéliste, « s'avancait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes (II Tm 3, 13). » Et vous vous glorifieriez d'être assez avancé ! Le grand Paul ne croit pas être encore arrivé au but, il ne croit pas être parfait ; il dit au contraire : « Je sais une chose ; c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce d'atteindre le but de ma vocation céleste. » Et vous, comme si vous étiez déjà parfait et consommé en sainteté vous diriez : Je suis assez avancé ! — Vous êtes parfait ? Mais sachez que saint Paul engage les parfaits à être assez sages pour ne pas croire encore à leur perfection, parce que la perfection d'ici-bas consiste dans le travail de perfectionnement, et non pas, comme dans la patrie, dans le repos de la perfection acquise. Il est dit dans les Cantiques : « La taille de l'Épouse est semblable au palmier (Ct 7,7). » Pourquoi cela ? C'est sans doute parce que, contre l'ordinaire de tous les autres arbres, plus le palmier grandit, plus il grossit son tronc, et telle est l'âme juste ; chacune de ses oeuvres perfectionne sa justice et augmente sa sainteté. « Il n'en est pas ainsi de l'impie, il n'en est pas ainsi (Ps 1, 4), » mais suivant la parole de saint Paul, « les méchants et les séducteurs s'avanceront dans le mal ; ils errent eux-mêmes et jettent les autres dans l'erreur (II Tm 3, 13). » Vous les voyez commencer une bonne œuvre avec ardeur, mais ils défont aussitôt, et deviennent de plus en plus impuissants à leur sainte entreprise. Il n'y a point en eux la vertu qui donne l'accroissement aux oeuvres saintes et qui les fortifie eux-mêmes. Heureux celui qui ne revient point en arrière, mais qui, se renouvelant tous les jours dans son cœur, parvient à une féconde vieillesse. Sa vie se consomme suivant le bon plaisir du Seigneur, et il parvient à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ (Eph 4, 13).

Montrons maintenant, d'après l'Évangile de ce jour, les degrés de l'échelle sainte par lesquels l'âme s'élève du désert du péché jusqu'au comble de la perfection. « Jésus entra dans un château fort. » Jésus n'habite que les camps bien fortifiés ; il ne daigne point entrer dans une âme mobile et changeante. Sachez donc, vous qui vous êtes consacrés à Dieu dans un ordre religieux, que vous êtes le camp du Seigneur, exposé aux attaques continuelles de l'ennemi. Pourquoi vous étonner, si, après l'entrée de Jésus dans la demeure de votre cœur, vous vous sentez ballottés au-dedans et au-dehors ? N'avez-vous pas lu ces paroles : « Mon fils, en t'approchant du service de Dieu, prépare ton âme à la tentation (Ec 2, 4) ; et ces autres : « Le Seigneur éprouve ses élus, comme l'or dans la fournaise (Sag 3, 6), » et ces autres encore de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés (II Tm 3, 12). » Soutenez donc le choc de vos ennemis, résistez avec force, Dieu prépare une belle couronne à votre triomphe dans ce combat.



Ainsi, se considérer comme une citadelle, voilà le premier degré de l'échelle sainte, la base solide de tout l'édifice spirituel. Si vous n'avez dans votre âme ni force, ni constance, vous ne bâtirez que sur un fondement débile et l'édifice que vous élèverez ne sera qu'un édifice ruineux. La persévérance est une grande vertu ; elle seule mène à leur consommation les saintes entreprises. Aussi, nous dit saint Paul, « c'est une chose excellente d'affermir son coeur par la grâce (He 13, 9). » Rien de plus inébranlable, rien de plus puissant qu'une âme fortifiée, affermie par la grâce. « L'homme qui a son esprit partagé, est inconstant dans toutes ses voies (Jc 1, 8). »

Vous connaissez sans doute les conditions d'un camp inexpugnable. Il faut qu'il soit bien situé, qu'il soit entouré de fortes palissades, que des fossés profonds l'environnent de toutes parts, que l'entrée en soit escarpée, que les portes aient des gardiens indomptables, qu'il soit muni de bien d'autres ouvrages. Efforcez-vous le mettre ces conditions au camp de votre coeur, afin de pouvoir défendre longtemps contre les ennemis, Jésus votre Sauveur lui daigne y habiter.

Mais sachez encore une chose : jamais le Seigneur Jésus n'entrera par la demeure de votre coeur, s'il ne trouve en vous votre âme pour l'accueillir ? Voilà pourquoi l'Évangile ajoute : « Et une « femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. » Le Seigneur Jésus ne vient point habiter dans une demeure, si le maître n'y consent. Quand l'âme est errante au-dehors, il diffère d'entrer, jusqu'à ce que, rentrant chez elle, elle puisse lui donner elle-même l'hospitalité. Par conséquent si vous désirez avoir Jésus-Christ pour votre hôte, sachez habiter en vous-mêmes. Tel est le second degré de l'échelle par quoi l'âme s'élève à la vertu.

Le silence, en effet, est le culte de la justice, et le recueillement de l'âme est le commencement de toute vertu ; sans cela personne ne peut s'avancer longtemps dans la voie de la perfection. Voilà pourquoi un grand patriarche disait à son fils : « Tu t'es répandu comme l'eau, tu ne croîtras pas (Gn 49,4). » Le psalmiste disait lui aussi : « Le Seigneur a bâti Jérusalem, il rassemblera les dispersés d'Israël (Ps 146, 2). » Voici des paroles plus claires : « encore il donne à l'épouse stérile, retirée dans la maison, la joie de se voir mère de plusieurs enfants (Ps 112, 9). » L'âme qui a soin d'habiter sans cesse en elle-même, pourra bien demeurer quelque temps stérile et sans fruit, mais certainement la grâce de Dieu la rendra féconde et l'enrichira de fruits nombreux. Par conséquent plus elle renferme ses forces en elle-même, plus sa vertu grandit, plus elle multiplie les fruits de ses bonnes oeuvres.

Mais cette femme attendit-elle que Jésus entrât dans son château ? Ne sortit-elle pas au-devant du divin Maître ? Ne le reçut-elle pas avec un pieux empressement ? Et toi aussi, âme chrétienne, vas au-devant de Jésus-Christ, ton hôte divin ; n'attends pas qu'il frappe. Ne sais-tu pas que

l'Épouse, ayant différé d'ouvrir à la demande plusieurs fois répétée de son Époux, se leva peu après pour ôter le verrou, mais elle se trouva trompée dans son attente ? L'Époux n'avait pas été reçu à l'instant, et il s'était retiré. N'avait-il pas raison de la punir de sa coupable insouciance ? Il l'avait suppliée de sa voix la plus douce et la plus tendre : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée ; » et voici la cruelle réponse de cette ingratitude : « Je me suis dépouillée de ma tunique, puis-je encore m'en revêtir ? Je me suis lavé les pieds, dois-je les souiller encore (Ct 5,2) ? » Comme si, en ouvrant promptement, elle ne se serait pas embellie d'une plus grande pureté !

Le troisième degré de l'échelle spirituelle, est la joie de l'âme, la bonne volonté sans laquelle tout ce que vous offrirez à Dieu, ne saurait lui plaire. Le psalmiste parle de ce troisième degré quand il dit : « Servez le Seigneur avec joie (Ps99,2) ; » et encore : « Je vous offrirai un sacrifice volontaire (Ps 53, 8). » « Dieu aime celui qui donne avec joie » (II Co 9, 7), et il met ses complaisances en celui qui le sert avec bonne volonté, jamais un service forcé ne lui fut agréable. Un religieux qui, si cela lui était permis, échangerait sa profession pour des royaumes et des commandements, n'a point encore trouvé le trésor précieux caché dans la solitude.

C'est pourquoi « sortons vers lui hors du camp (He 13, 17), » suivant les paroles de l'Apôtre, et, sachant qu'il donne un large prix en retour de l'hospitalité qu'il reçoit, allons, avec tous les transports de notre âme, au-devant du Seigneur qui arrive. Qu'à sa venue, il ne nous trouve point endormis, de peur d'être exclus du festin comme les vierges folles. Accomplissons cette parole du psalmiste : « Je chanterai des louanges et je m'instruirai dans la voie de l'innocence, quand vous viendrez à moi (Ps 100, 2). » Vous irez au-devant du Christ Seigneur avec des rameaux et des fleurs, si vous écoutez pieusement ses saintes aspirations et si vous les accomplissez avec joie.

Mais je ne crois pas inutile de remarquer que ce ne fut pas Marie, mais Marthe qui la première vint au-devant du Seigneur ; parce que, suivant le témoignage de saint Grégoire (St Grégoire. Sur le ch. IV du 1^{er} livre des Rois, liv. V, no 67), celui qui veut arriver sur les sommets de la vie contemplative, doit s'exercer d'abord dans la plaine de la vie active. Personne n'arrive tout d'un coup au sommet de la perfection. Exercez-vous d'abord à des actions pieuses, vous qui désirez goûter les douceurs de la spiritualité. Une action pieuse appelle la contemplation au lieu de la repousser. Et voilà pourquoi Marthe « appela Marie sa sœur. » Tous les Saints reconnaissent que c'est souvent au milieu des oeuvres de piété que la Sagesse divine répand ses plus vifs rayons dans nos âmes. Vos bonnes oeuvres vous obtiendront plus facilement que la prière les douceurs de l'esprit. Un prince juste accorde au mérite plutôt qu'à la prière, les honneurs et les dignités. Ne vous épuisez

donc point dans une demande inutile ; une œuvre faite avec soin vous obtiendra plus facilement l'objet de vos désirs.



Tel est le quatrième degré de l'Échelle spirituelle. Sans lui tout chrétien qui veut monter à la perfection, ne fera que de vains efforts qui peut-être tourneront à sa ruine.

Mais quelles doivent être ces oeuvres de piété ? Écoutez les paroles qui suivent : « Marthe, nous dit l'Évangéliste, était fort empressée dans les soins nombreux du service (Lc 10,40). » Ce n'est pas avec lâcheté, avec tiédeur, c'est avec la plus grande ardeur, avec la plus grande activité que nous devons remplir l'œuvre de Dieu et le ministère confié à nos soins. Rougissons de nous voir dépassés ici par les enfants du siècle ! Plut à Dieu, plut à Dieu que nous accordions aux choses de l'esprit et de l'éternité la même ferveur, la même sollicitude qu'ils accordent aux choses du temps. Nous mettons tous nos soins à amasser une boue infecte, et nous avons la folie de négliger l'or pur. Quel désordre ! On n'élève ordinairement à de plus hautes dignités que les hommes qui se sont bien acquittés des emplois inférieurs. Voilà pourquoi le Seigneur dit au serviteur fidèle. « Courage, bon et fidèle serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de choses, je t'élèverai sur beaucoup (Mt 25, 21). »

A ce cinquième degré, vous devez en unir un sixième ; c'est une pieuse demande. Que notre prière demande sans cesse ce que nous aurons mérité par des oeuvres accomplies avec ardeur. Le même Seigneur Jésus qui nous invite à l'accomplissement des oeuvres, nous excite aussi à la prière. « Demandez, nous dit-il, et vous recevrez ; frappez et on vous ouvrira (Mt 7, 7). »

Remarquez que, malgré sa sollicitude, au milieu des soins nombreux du service, Marthe n'oublie point la prière. « Seigneur, dit-elle en se tournant vers lui, ne faites-vous pas attention que ma sœur me laisse servir toute seule (Lc 10, 40). » Voilà le cri que nous devons faire souvent entendre dans l'affliction : « Seigneur ne faites-vous pas attention ? » Où est votre tendresse pour moi ? Où est votre miséricorde ? M'avez-vous oublié ? — Ne faites-vous pas attention que nous périssons ? — Et pourtant, si nous savions toute sa sollicitude pour nous. Ah ! plut au ciel que nous eussions nous-mêmes pour nous-mêmes une attention aussi inquiète ! Voilà pourquoi saint Pierre nous dit : « Déposez dans son sein toutes vos sollicitudes parce qu'il a soin de nous (Pe 5, 7). » Et le prophète répétait : Le Seigneur veille sur moi (Ps 39, 18). » Qu'elle est agréable à Dieu la plainte que Marthe lui fait de Marie. Car nous devons nous appliquer à l'administration des choses du temps, de manière que cette application nous fasse aspirer plus ardemment à la contemplation des choses célestes. Que Marie, c'est-à-dire la partie supérieure de notre âme soit tellement attentive à écouter la parole de Dieu, que Marthe ait toujours un juste sujet de se plaindre d'elle.



Tels sont les degrés d'ivoire, « où vous aimez tant à voir les filles des rois qui font votre gloire (Ps 44, 9). » Tels sont les degrés de pourpre par lesquels on arrive au trône de Salomon. Ce Roi plein de tendresse les a fait recouvrir de la pourpre de la charité, à cause des filles de Jérusalem. Ils sont en ivoire à cause de la pureté nécessaire pour monter, et ils sont de pourpre, pour indiquer la nécessité de la charité. Une âme souillée n'y montera jamais, parce qu'ils sont en ivoire, pas plus qu'une âme tiède, parce qu'ils sont couverts de pourpre ; mais une âme qui, déjà purifiée des souillures du péché, se hâte vers le ciel, de toute l'ardeur de ses désirs, pourra monter ces degrés et parvenir au trône du véritable Salomon. Et là elle n'aura plus, comme Marthe, les sollicitudes des choses du temps ; elle goûtera les douceurs du repos avec Marie.

L'Évangile nous montre cette dernière « assise aux pieds du Seigneur et écoutant sa parole (Lc 10, 30). » Si donc vous voulez goûter les douceurs de l'entretien avec Jésus-Christ, asseyez-vous à ses pieds, conservez votre calme, désirez et recherchez la paix. Dans le tumulte des soins et des affaires, il est impossible d'entendre Jésus ; il parle au cœur dans le secret, et si on ne l'écoute en silence et avec attention, jamais on n'entendra sa parole. Comme il connaissait bien cette vérité, celui qui disait : « Une parole mystérieuse m'a été dite, et mon oreille en a saisi le doux frémissement comme à la dérobée (Jb 4, 12).

Asseyez-vous donc, et asseyez-vous aux pieds de Jésus ; n'ayez pas la témérité de vous placer hardiment près de sa tête. Marie n'osa répandre son parfum sur la tête de Jésus, qu'après avoir arrosé de ses larmes les pieds de ce bon Maître. Telle est la route à suivre pour parvenir à la contemplation ; au principe de cette voie, le juste doit s'accuser lui-même, et puis il chantera les louanges de Dieu ; qu'il s'applique d'abord à répandre aux pieds de Jésus des larmes de contrition et de douleur, à laver ainsi les souillures de ses péchés, et ensuite, prenant confiance, il pourra répandre sur la tête du bon Maître le parfum de sa piété. La pénitence est la porte de la vie spirituelle, et c'est par la douleur du cœur qu'on parvient aux joies de l'esprit. Vous recherchiez en vain l'onction spirituelle, si votre âme ne se purifie auparavant de ses péchés ; de là cette parole de l'Ecclésiaste : « Que tes vêtements soient blancs en toute saison et que les parfums couvrent toujours ta tête (Mt 6, 7). »

O huile sacrée ! précieux parfum d'un nard pur ! Heureux qui t'a trouvé, heureux qui te possède ! Tout l'or, tout l'argent, tout ce qu'on peut désirer dans la vie, ne peut être comparé aux douceurs de ce baume ; son ineffable suavité surpasse toutes les douceurs et toutes les délices, voilà pourquoi on le répand, non aux pieds, mais à la tête du Sauveur.

Ce baume est pourtant répandu de diverses manières. Il suffit à quelques-uns de le répandre goutte à goutte, car ils ne possèdent pas en

abondance cette huile sacrée ; plus elle est précieuse, plus elle est rare. D'autres reçoivent une si grande plénitude de ce doux parfum, que, brisant le vase de leur coeur, ils peuvent le répandre avec abondance sur la tête de Jésus. Heureuse l'âme qui, ne pouvant soutenir la plénitude et la force de ce parfum, se répand tout entière en Jésus. L'extase de l'âme est-ce autre chose qu'un coeur qui se brise comme un vase, et d'où s'échappe une abondante effusion de l'esprit ? Aussi le prophète pouvait dire : « Répandez votre coeur comme l'eau, en présence du Seigneur » (Lm 2, 19).

Mais que vous soyez aux pieds ou à la tête du Sauveur, tenez votre âme attentive non à parler, mais à écouter la parole de son Bien-aimé. Pourquoi parlerait-elle en présence du grand Salomon ; cette simple et ignorante jeune fille ? Que Marie soit votre modèle, elle garde un profond silence et obtient la grâce : « Assise aux pieds du Sauveur, elle ne parlait certes point ; elle écoutait la parole du Maître. Nous lisons aussi dans les psaumes : « Écoute, ma fille, et vois (Ps 44, 11). » Le prophète ne lui dit pas de parler ; le Très-Haut n'exauce pas les âmes qui se répandent en paroles aussi facilement que les âmes sobres en paroles, mais fécondes en ardentes affections. A quoi sert cette multitude de paroles auprès de celui qui connaît toutes choses ? « Dans vos prières, dit le Sauveur, ne parlez pas beaucoup, comme font les païens, car ils pensent que la multitude des paroles les fera écouter. Ne vous rendez pas semblables à eux, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez (Mt 6, 7). »

Vous donc, à qui parfois il est donné de vous asseoir aux pieds de Jésus, gardez le silence, préparez votre oreille pour entendre, et non votre bouche pour parler ; vous n'êtes pas venus pour parler, mais pour écouter : « J'écouterai ce que dit en moi le Seigneur Dieu (Ps 84, 9), » disait le prophète. Comme lui écoutez la parole prononcée au-dedans de vous. O langage merveilleux et ineffable coeur, quand il exhale une bonne parole puisée non en lui-même, mais dans le sein de Dieu ; et que ma langue devient « la plume de l'écrivain rapide ! » Ma langue me parle à moi-même, et mon intelligence est la langue dont l'Esprit-Saint se sert pour me parler. O douce parole ! ô parole suave ! ce n'est pas moi qui la trouve, c'est le divin Esprit qui l'exhale de la plénitude de son sein ; elle ne fait point de bruit, elle pénètre ; ce n'est pas un vain son, elle est pleine d'efficacité, elle n'importune point l'oreille, elle caresse le coeur. Oui, Seigneur, « votre parole est un feu dévorant, et votre serviteur l'a aimée (Ps 118, 140). Elle éclaire l'intelligence, embrase le coeur, brûle les entrailles, ébranle l'âme entière, excite les affections, provoque les désirs, imprime la crainte, fait naître l'amour, répand la vigueur ; en un mot, et plusieurs en ont fait l'expérience : « Notre coeur est embrasé, pendant qu'il s'entretient avec nous dans le chemin (Lc 24, 32) ». Votre parole, Seigneur, est plus douce que le miel, plus suave que toute douceur. « Vos lèvres sont le rayon qui distille le miel ; le miel et le lait sont dans votre bouche (Ct 4, 11). » Ah ! qu'il

connaissait bien cette vérité celui qui disait : « Que vos paroles me sont douces ! le miel le plus exquis est moins agréable à ma bouche (Ps 118, 107). » Et cet autre qui disait : « Mon âme s'est fondue quand mon Bien-aimé a parlé (Ct 5, 6).



Nous lisons dans l'Exode qu'après sa conversation avec Dieu, Moïse avait le visage rayonnant, en sorte que les enfants d'Israël ne pouvaient jeter les yeux sur lui à cause de la gloire de son « visage (II Co 3, 13). » Pensez-vous qu'une pareille splendeur n'éclate point aujourd'hui dans les âmes qui s'entretiennent avec Dieu ? Bien plus, je me persuade que la principale raison de cet éclat extérieur qui resplendissait sur le visage de Moïse, c'est que Dieu voulait donner une idée de l'éclat intérieur d'une âme qui s'entretient avec lui, et nous adresser de la sorte une plus pressante invitation de converser avec sa Majesté.

Oh ! quelle est notre misérable folie, à nous qui n'avons que de l'indifférence et du mépris pour ce Dieu qui de lui-même se présente à nous avec son incomparable beauté ! Nous nous fatiguons nuit et jour dans les soins incessants des intérêts temporels, des affaires matérielles, et nous ne faisons aucun cas de l'affaire unique, nécessaire, inestimable, de l'affaire qui seule devrait absorber toutes les années de notre vie. Une année consacrée aux affaires de la vanité nous semble bien courte, et une seule heure passée l'entretien avec le Seigneur nous semble d'une longueur intolérable.

Ah ! M. F., si vous avez quelque sollicitude pour votre salut, s'il dans votre cœur une étincelle de ferveur et d'amour, quelque empreinte de céleste désir, nous vous en conjurons le Seigneur Jésus, calmez enfin cette fièvre des soucis matériels, éloignez-vous un instant des choses du monde : « Reposez-vous, dis-je, et voyez que le Seigneur est doux (Ps 45, 11). » N'ayez point de l'indifférence pour la grâce qu'il vous offre ; asseyez-vous avec Marie aux pieds de Jésus, ne serait-ce qu'un moment ; entrez chaque jour, pendant quelques instants, dans le sanctuaire de votre cœur, et, fermant la porte, priez votre Père céleste (Lc 24, 32) ; » écoutez votre Maître, parlez à votre Dieu. Ce repos sera pour vous plus important que toutes vos affaires, plus avantageux que tous vos gains matériels, plus suave que toute consolation.

Nous bornerons ici ce que nous voulions dire sur notre ascension intérieure, et sur l'échelle spirituelle de notre âme. Parlons maintenant de la Vierge sacrée. Sa grandeur, sa beauté, sa majesté, sa splendeur plongent dans l'admiration les anges venus au-devant d'elle, quand elle s'élève de la terre, et dans leurs transports ils s'écrient : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, inondée de délices, appuyée sur son Bien-aimé (Ct 4, 11) ?

Que de merveilles ils admirent en Marie ! Ils s'étonnent d'abord qu'on ait pu cueillir dans le désert de ce monde si aride, si plein de ronces, une rose d'une telle beauté ; nulle fleur dans le divin parterre des cieux n'est comparable à cette fleur. Aussi le Bien-aimé pouvait dire dans ses Cantiques : « Comme un lis au milieu des épines, ainsi est ma Bien-aimée parmi les filles de Sion (Ct 2, 2). »

O rose printanière ! O lis candide et pur ! Quelle allégresse votre éclatante beauté répand aujourd'hui dans la céleste Jérusalem ! De quelles douceurs, de quelles joies le gracieux bienfait de votre présence remplit les chœurs des anges ! Que de vérité dans cette parole : « Comme le soleil qui se lève sur le monde au plus haut des cieux, ainsi la beauté d'une femme vertueuse est l'ornement et la vertu ornent et remplissent toute la cour d'un roi puissant, ainsi, ô Vierge rayonnante, vous avez embelli par votre présence le palais du Roi éternel. »



Qui pourra dire, ô Vierge sainte, qui pourra exprimer les délices dont votre cœur est inondé en ce beau jour. Quels durent être les transports de votre âme, lorsque, au sortir du sépulcre, plus belle que le soleil, plus pure que la lune, vous fûtes reçue dans les bras de votre Fils bien-aimé, qui, avec ses plus doux sourires, vous rendait vos baisers et vos embrassements ; lorsque ses mains sacrées vous élevèrent au plus haut des cieux ; lorsque, au milieu des transports et des chants des esprits angéliques, au milieu des louanges et de l'allégresse des âmes

bienheureuses, vous receviez les baisers du Fils de Dieu, de votre Fils bien-aimé, et que, joyeuse et appuyée sur son cœur, vous vous éleviez jusqu'au trône céleste ! Qu'ils étaient doux les baisers du divin Enfant sur les lèvres de sa Mère, quand elle le nourrissait de son lait ! mais qu'ils sont bien plus doux encore les baisers que vous recevez en ce jour de la bouche de votre Fils assis sur son trône éternel ! Que dirai-je, ô Marie, des délices de votre âme ? « Si l'œil n'a pas vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme ne peut concevoir ce « que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (I Co 2, 9), qui pourra dire ce que Dieu a préparé à celle qui lui donna le jour et dont la tendresse surpasse l'amour de toutes les autres créatures réunies ? Ainsi parle saint Bernard (St Bern. Serm. sur l'Assomption, n° 4). Cette abondance de joies et de délices dans Marie, tel est pour les habitants des cieux le principal objet de leur admiration.

Un second objet de cette admiration, c'est la dignité de Marie ; sa grandeur incomparable. Pour les autres âmes, en effet, quels que soient l'amour de Dieu pour elles et leur propres sainteté, c'est assez pour mettre le comble à leur grandeur et à leur dignité, que d'être portées par la main des anges et des archanges dans le séjour des béatitudes éternelles, mais pour cette puissante reine, ce ne sont pas les anges ni les archanges, pas même les chérubins et les séraphins à qui il est donné de l'introduire dans ce glorieux séjour ; c'est appuyée sur le bras du Fils de Dieu, du Roi du ciel et de la terre, de son Fils bien-aimé, qu'elle fait son entrée dans la Cité céleste, au milieu d'un triomphe et d'une pompe incroyables. Que de grandeur ! que de majesté ! que de gloire ! toute la milice céleste, tout le brillant sénat des Esprits angéliques, les Puissances et les Dominations, toute la cour céleste vient avec le Fils de Dieu au-devant de la Vierge Mère. Tous tressaillent de joie en présence de l'Arche du Testament, introduite dans le temple éternel, pour être placée sous les regards de son Dieu.

L'ancien Testament nous fait connaître deux circonstances où l'arche du Seigneur fut reçue avec des transports de joie ; une première fois par David, quand il la reçut dans sa maison, et une seconde fois par Salomon son fils, quand il la fit entrer dans le temple du Seigneur. Dans les deux solennités, on entendit des instruments de tout genre, des voix sans nombre qui célébraient dans leurs chants variés la gloire et la grandeur du Dieu Très-Haut. Ces deux fêtes en l'honneur de l'arche sainte figuraient deux autres solennités ; l'une est celle que fit célébrer le Père en l'honneur de son Fils Jésus, lorsque cette arche sacrée « en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu (Col 2, 3), « je veux dire l'Humanité de Jésus-Christ, entra dans les cieux ; l'autre est celle que fit célébrer le Fils en l'honneur de sa Mère, lorsque cette arche sainte où Dieu avait fait son séjour, fut introduite dans le temple céleste, pour y régner éternellement avec son Dieu. Qui pourra dire les joyeux concerts des anges, les accords des harpes et des instruments célestes, les transports de joie, les chants et les mélodies de tous les chœurs divins ? Peut-

être pourrons-nous nous en former une idée par la solennité qui en était la figure : « Les lévites et les chantres, c'est-à-dire ceux qui étaient sous Asaph, sous Héman, sous Idithun (Par 5, 12), leurs fils et leurs frères vêtus de lin faisaient retentir leurs cymbales, leurs psaltérions et leurs cithares et se tenaient debout à l'orient de l'autel, avec cent vingt prêtres qui sonnaient de la trompette. Tous ensemble avec des trompettes, des cymbales, des orgues et toutes sortes d'instruments, élevaient leurs voix dans les airs et ce bruit s'entendait au loin. Et le roi Salomon, et tout le peuple qui s'était rassemblé autour de lui, marchaient « avec lui devant l'arche (3 Rois 8, 5).

Ces prêtres et ces lévites qui chantaient, étaient la figure de cette multitude de chantres célestes qui, dans cette solennité sacrée, font entendre des concerts magnifiques, en l'honneur de la Reine des cieux. Autour du tombeau de la Vierge bienheureuse, on voit debout tout le collège apostolique ; au-dessus d'eux, les anges livrés à une joie inénarrable, mêlent leurs voix à la voix du Fils bien-aimé, pour chanter des cantiques à la Vierge-Mère. Écoutez leurs paroles, telles que nous les lisons dans les cantiques. « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ô la plus belle, et venez. Déjà l'hiver est passé, la tempête s'est éloignée et a disparu (Ct 2, 10) », les juifs ont cessé leurs cris d'insulte, cette tempête de tribulations qui avait fondu sur vous, est apaisée ; « les fleurs ont apparu sur notre terre (Ct 2, 12), » dans l'humanité que j'ai puisée dans vos entrailles ; « la vigne en fleurs », l'Église sainte a donné son parfum ; vous l'avez vue, vous l'avez entendue : Levez-vous donc, hâtez-vous, mon amie, ô la plus belle, et venez. Ma colombe habite dans les fentes de la pierre ; montrez-moi votre visage, que votre voix retentisse à mes oreilles (Ct 2, 13) ! Un corps que le vice n'a jamais souillé, ne doit pas être livré à la corruption du tombeau ; une chair qui n'a jamais connu la moindre tâche du péché, ne saurait être réduite en poussière. « Venez donc du Liban, ô mon épouse, venez du Liban, venez. Vous aurez une couronne faite avec les fleurs qui naissent sur les sommets de l'Amana, sur les sommets du Sanir et de l'Hermon, dans les antres des lions, dans les cavernes des léopards (Ct 4, 8), » c'est-à-dire avec toutes les roses, avec toutes les brillantes fleurs des montagnes et des collines célestes.

A cette voix de son Fils bien-aimé, la Vierge-Mère, sortant comme d'un profond sommeil, tressaille et s'écrie : « C'est la voix de mon Bien-aimé ! mon âme s'est fondue, dès que mon Bien-aimé a parlé (Ct 5, 2). » Elle sort du tombeau, plus brillante que le soleil, plus pure que la lune, semblable à l'épouse qui sort de sa demeure, ornée de colliers et de pierres précieuses, pour se présenter aux regards de son époux ; elle s'élève dans les airs ; de toutes parts les anges applaudissent.

Mais vous, ô apôtres, que faites-vous ? Pourquoi ne pas retenir par vos supplications la Vierge qui s'éloigne ? Pourquoi ne pas lui dire : O Vierge très prudente, où allez-vous, semblable à une aurore brillante ? « O fille de Sion, vous êtes belle comme la lune, choisie comme le soleil (Ct 6, 9). » « Qu'ils

sont beaux tes pieds dans ta chaussure, ô Vierge fille du Roi (Ct 7, 1). »
« Reviens, reviens, ô Sunamite, reviens, et nous te contemplerons encore (Ct 6, 12). »

Pleine d'allégresse, appuyée sur le bras du Tout-Puissant, elle atteignait déjà les cieus. Tout-à-coup, au-devant d'elle, accourt une multitude innombrable d'esprits angéliques qui admirent sa beauté et sa gloire et qui expriment leur bonheur en ces douces paroles : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums (Ct 3, 6) ? » D'autres disaient : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, choisie comme le soleil (Ct 6, 9) ? » Plus loin on entendait ces mots : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, inondée de délices, appuyée sur son Bien-aimé (Ct 8, 5), » Et elle, la douce Vierge, répondant avec une bonté admirable : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées ; je suis comme une muraille et mon sein est comme une tour ; c'est pourquoi devant mon Bien-aimé j'ai été comme celle qui trouve la paix (Ct 2, 1). » C'est en ces courtes paroles que la Vierge bienheureuse répond à toutes les demandes.



Question difficile cependant ; qui pourra la résoudre dans toute sa profondeur ? Qui d'entre vous, ô esprits angéliques, pourra nous répondre et nous dire quelle est celle-ci ? On me donnerait cent bouches, cent langues, une voix infatigable, jamais je ne saurais dire quelle est celle-ci. Elle est le buisson qui brûle sans se consumer et au milieu duquel Dieu apparaît. Elle est l'humide toison sur laquelle se répand une douce pluie sous le ciel le plus serein. Elle est l'échelle qui atteint les cieux, par laquelle les anges montent et descendent, au milieu de laquelle le Christ a été attaché. Elle est cette porte de l'Orient, toujours fermée, par laquelle le Prince des cieux peut seul entrer et sortir. Elle est la verge d'Aaron qui fleurit sans le secours de l'homme ; sur sa fleur l'Esprit de Dieu s'est reposé. « Elle est la femme revêtue du soleil, ayant la lune à ses pieds ; » cette grande femme dont l'ancien serpent attend le fruit prêt à sortir de son sein.

Quelle est celle-ci ? Elle est le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le lit nuptial du Fils de Dieu, la demeure de la Trinité, le manteau de pourpre du Roi éternel ; elle est le propitiatoire, l'arche sainte, l'urne sacrée, la manne miraculeuse, l'arche du Testament, la tiare du pontife sur laquelle est gravé le nom de Dieu. O anges saints, que vous dirai-je pour vous faire connaître quelle est celle-ci ? C'est la Mère de Dieu, c'est l'Épouse de Dieu, c'est la Fille de Dieu, c'est le Paradis de Dieu, c'est la Reine du Ciel, la colonne du monde, la porte du Paradis ; c'est par cette porte que Dieu est entré dans le monde, afin que l'homme coupable entrât un jour dans le ciel. C'est en elle que Dieu s'est fait homme, afin que l'homme fut racheté, le démon vaincu et l'enfer dépeuplé. Les prophètes l'avaient annoncée, les patriarches l'avaient figurée, les oracles l'avaient promise, le ciel la vénère, le monde l'honore, l'enfer la redoute, les anges la respectent, les hommes la prient, toutes les générations la célèbrent et la proclament bienheureuse, ceux qui vivent aujourd'hui, ceux qui ont déjà vécu, les enfants de leurs enfants et ceux qui naîtront d'eux. Telle est notre Mère bien-aimée, M. T. C. F., telle est notre sœur.

Mais pourquoi ai-je osé célébrer Marie devant vous ? C'est à vous plutôt à nous dire quelle est celle-ci, vous qui jouissez déjà de l'éclat de sa beauté et des rayons de sa splendeur, mieux que nous aujourd'hui vous savez quelle est celle-ci.

Voici donc comment la Vierge sacrée, appuyée sur le bras de son Fils, se présente aux yeux du Père tout-puissant et est élevée au-dessus des Chérubins, à la droite du Très-Haut ; c'est ainsi qu'elle est placée sur un trône royal ou elle vit avec son Fils ; et par lui elle règne, heureuse et pleine de gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

